Lycéens mobilisés : « Les réseaux, c'est notre contre-pouvoir »

Jade Lindgaard

MEDIAPART, le 20/10/2026

Alors que Gabriel Attal veut couper temporairement les réseaux sociaux et que les plateformes sont convoquées mardi à Bercy, des lycéennes et lycéens interrogés par « Mediapart » racontent comment TikTok, Instagram ou Snapchat ont fait de leur colère un mouvement que plus personne ne peut ignorer.

Un endroit à soi, pour se rassurer et se détendre. Mais aussi un porte-voix collectif et rageur de toutes les revendications que le monde des adultes et du pouvoir ne veut pas entendre.

Les réseaux sociaux jouent un rôle déterminant dans la mobilisation lycéenne pour la dizaine de jeunes dont *Mediapart* a recueilli les témoignages. Élèves en banlieue ou au centre de Paris, ces jeunes engagé·es dans la contestation contre le gouvernement concilient présence physique dans les rues et usages stratégiques des plateformes en ligne.

Est-ce la raison pour laquelle tant de jeunes se sont mobilisé·es le 17 octobre, prenant par surprise les autorités et les organisations plus institutionnelles ? *« Même pour nous, c'était une surprise ! »*, répond « Poisson », élève en première au lycée Maurice-Ravel à Paris, très engagée dans le mouvement et les blocages.

« De ce que j'avais compris, le 17 devait être la dernière date de manifestation. Mais on n'a pas envie que ça s'arrête », explique Côme, élève au lycée Simone-Weil, à Paris. Pour lui, *« ce n'est pas parce qu'on republie qu'il y a plein de monde. Mais les messages sur les réseaux confortent dans l'idée que ça va marcher, qu'il y a un engouement. Ça a plus joué un rôle de rapprochement entre les Gilets jaunes, les syndicats et les lycéennes et lycéens »*.

Lundi 19 octobre, le candidat de Renaissance à la présidentielle et ancien premier ministre Gabriel Attal a appelé à des blocages *« temporaires »* des réseaux sociaux *« sur les territoires où se déroulent les émeutes »* : *« Ça doit faire partie des outils qui doivent pouvoir être utilisés si le mouvement se poursuit et qu'il est établi, comme c'est le cas aujourd'hui, que les réseaux sociaux sont utilisés pour cela. »* En mai 2024, son gouvernement avait suspendu TikTok en Kanaky-Nouvelle-Calédonie, une décision que le Conseil d'État a ensuite jugée illégale.

Les représentations en France de Meta (Facebook, Instagram, Messenger), Google, Snapchat, TikTok et X sont convoquées au ministère de l'économie mardi 20 octobre, a fait savoir la ministre déléguée au numérique, Anne Le Hénanff, *« pour faire le point sur la situation et définir ensemble les actions à engager »*.

Montrer ce que les médias ne montrent pas

L'appel au 17 octobre était parti du compte TikTok d'un jeune homme connu sous le pseudonyme V2. Mais pour Pia, en terminale au lycée Condorcet à Paris, les réseaux ne sont pas qu'une caisse de

résonance : *« C'est notre contre-pouvoir. On peut s'y exprimer. On y a de la crédibilité et de la légitimité. Et les réseaux entretiennent l'esprit critique car il ne faut pas être crédules. »* Pour Fatima, élève au lycée Camille-Pissarro de Pontoise (Val-d'Oise), les réseaux *« servent à montrer ce qui se passe réellement par rapport à ce que publient les médias : les revendications qu'il y a derrière tout ça, et pas juste des jeunes en train de tout casser »*.

Les vidéos de l'état délabré de certains bâtiments d'enseignement *« ont permis d'amplifier le mouvement, quand les gens ont vu l'eau tomber du plafond, les infestations d'insectes et la répression policière »*, rappelle Poisson. *« Montrer ce qui se passe, ça apporte plus de monde. On se rend compte de l'ampleur du problème. On ne se bat pas que pour notre lycée, on s'est rebellés pour tout le monde »*, assure Fatima, jointe au téléphone alors qu'elle se rendait à une AG interlycées.

Au-delà des images d'affrontements et des scènes de pillage, ces jeunes font des réseaux un terrain de lutte à part entière. *« C'est hyper important : ça permet d'avoir d'autres points de vue que ce que disent les médias. Et ça permet de créer une vraie pression collective pour changer les choses, en montrant qu'on est beaucoup, ça devient plus difficile de nous ignorer »*, souligne Naëla, en première au lycée Paul-Émile-Victor d'Osny (Val-d'Oise).

« Les réseaux servent à médiatiser. Et grâce à ça, les blocus sont devenus un trend » sur Instagram ou TikTok, constate Poisson. La preuve ? *« C'est devenu stylé : maintenant il y a du monde le matin pour les blocus alors que l'année dernière, on se retrouvait à deux. »*

Il y a aussi les influenceurs : Maxime Gadji, Squeezie, les humoristes Pierre-Emmanuel Barré et Guillaume Meurice, qui se prennent en photo avec leurs pancartes. Ou encore Aya Nakamura, qui prend le temps de répondre au message privé d'une lycéenne cherchant son soutien : *« Ça nous donne de l'espoir. Ça dit "on vous entend et vous avez raison". »*

Mobiliser sans alerter la police

Comment faire pour à la fois partager l'info des blocages et des actions désobéissantes au plus grand nombre, sans aussitôt alerter la police et s'exposer à des poursuites ? *« Certains appels sont postés en story instantanée sur Insta, elles disparaissent vite »*, explique Pablo, en première au lycée Hélène-Boucher à Paris.

Sinon, pour les rendez-vous à 6 h 30 afin de *« charger »* les poubelles, c'est sur des boucles de la messagerie cryptée Signal que s'envoient les infos. *« J'ai un temps d'écran Signal en ce moment, c'est déroutant… »*, soupire Poisson. Ces plateformes, Signal comme parfois Telegram, *« sont mal vues, elles sont connues pour être utilisées par les dealers »*, nuance Côme.

Pour s'informer en temps réel sur ce qui se passe en manif, chacun et chacune a ses trucs : une boucle de medics, une messagerie privée sur WhatsApp, des lives TikTok, le site 17octobre.app, où l'on peut signaler un départ de feu, une barricade ou la présence de CRS, sur le modèle de l'application d'aide à la conduite Waze, qui sert à signaler radars, contrôles et bouchons.

Pour autant, Poisson s'inquiète des *« mauvais côtés »* des réseaux : les vidéos où les visages ne sont pas floutés, ou quand des personnes sont montrées en train de commettre des actes illégaux. *« En AG, on en a beaucoup discuté : qu'est-ce qu'on met sur les réseaux ? Qu'est-ce qu'on floute : juste la tête, les yeux, les signes distinctifs comme les tatouages ? »*

Pour ces jeunes, les posts Instagram et les vidéos TikTok sont des réponses au regard *« méprisant »* que les chaînes d'information en continu portent sur elles et eux. Mais montrer quoi ? *« Mieux vaut partager les battles d'aura que quelqu'un en train de faire un graffiti »*, dit Poisson.

Parmi leurs mèmes préférés : *« Fin de la période contemporaine »*, *« Bismillah les ténèbres »*, les têtes de ministre sur un corps de diable, les pancartes de chevalier. *« La gen Z, on sait faire de beaux trucs sur les réseaux. La créativité, c'est une manière de nous exprimer. On y met son âme »*, explique Côme. Transformer un blocage en spectacle, est-ce le dépolitiser ? *« Mettre de la musique, c'est aussi politique !*, défend Pia. *Faire des blocages un truc joyeux. »*

De son côté, Esther, en terminale au lycée Hélène-Boucher, met en garde : *« Attention à ne pas dépolitiser »* la mobilisation. Comme ce jour où elle voit sur TikTok un reportage de BFMTV : *« Devant un blocus de lycée, on voit une battle d'aura et le commentaire dit que l'ambiance était pacifique alors que juste après, il y a eu une charge policière. »*

Pia défend au contraire l'importance des réseaux : *« C'est grâce à eux qu'il y a eu autant de jeunes politisés. La beauté des blocus montrée en vidéo sur TikTok et Snap, "Bismillah c'est les ténèbres" : ça a touché des jeunes qui n'ont pas le capital culturel pour être dans des groupes militants. C'est génial. Ça popularise les manifs auprès d'une classe moins politisée. »*

Une porte d'entrée pour les moins politisé·es

À Pontoise, Fatima témoigne : *« On a commencé à bloquer quand on a vu les images des blocus sur les réseaux. »* Et aussi, après les *« vidéos de violences policières sur TikTok. On est solidaires entre nous »*. Même constat pour Adham, en seconde à Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise) : *« Tous nos blocages ont été organisés sur Insta et Snap : "préparez-vous à bloquer", il y avait des appels partout. »*

À Osny, Naëla a aussi vu *« des personnes qui ne pouvaient pas manifester à cause de leurs parents ou de la distance. Les réseaux leur permettent de participer quand même »*. Pour Côme, *« pas besoin d'être trop intellectuel et de connaître tous les chiffres »* pour s'engager dans la mobilisation lycéenne. *« Pas besoin d'être un grand politicien pour voir que l'essence est à 2 euros, que les parents manquent d'argent, que des bâtiments sont délabrés, que des profs manquent… C'est flagrant. »*

Dans ce contexte, les mèmes *« donnent de la matière à ceux qui ont moins d'infos, moins de temps pour se renseigner. Même si on n'est pas des grands savants, on a notre voix à faire entendre »*.